

LAURENT GRAFF
MONSIEUR MINUS



LE DILETTANTE

Monsieur Minus

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Méthode Sisik, 2018

Au nom de Sa Majesté, 2015

Grand Absent, 2014

Selon toute vraisemblance, 2010

Il ne vous reste qu'une photo à prendre, 2007

Le Cri, 2006

Voyage, voyages, 2005

Les Jours heureux, 2001

Il est des nôtres, 2000

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

La Vie sur Mars, coll. « Le Portique », 2003

Caravane, 1998

Laurent Graff

Monsieur Minus

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2020
ISBN 979-10-308-0020-3

Couverture: le dilettante

Bertrand Le Marec mesurait 1,76 m et aimait la marche à pied. Il allait sur les chemins d'un pas régulier et délié, comme s'il pédalait, adaptant son braquet à l'inclinaison du terrain. Il avait le goût de la monotonie, des longues campagnes tranquilles. Le matin, la rosée fonçait ses chaussures couleur sable ; l'après-midi, le soleil et le vent tannaient sa peau hérissée de poils blonds. Il avait deux yeux bleus incrustés dans le visage et une micropuce dans le bras.

Il marchait tous les jours, parcourant des distances allant jusqu'à trente, parfois trente-cinq kilomètres. Il ne cherchait pas la performance sportive, à battre des records. Ce qui l'intéressait, c'était la continuité dans l'effort. Il atteignait, dans l'exercice de la marche, des états seconds, ou plutôt premiers. Il voyageait en grâce. Par tous les temps.

Aujourd'hui, par exemple, le temps était au brouillard. Un brouillard si dense qu'il était difficile

de dire, comme ça, à l'œil, où l'on se trouvait au juste. On n'y voyait pas à plus de trente mètres, soit un champ de maïs à droite et les premières vagues d'une prairie à gauche, le chemin en ligne droite au milieu. Au-delà, c'était le flou nébuleux, pas vraiment l'incertitude, car le même paysage, imaginait-on facilement, se continuait, avec sans doute quelques variantes de saison, betterave à sucre, pomme de terre – le colza avait déjà été récolté il y a peu. Dans une région agricole, en tout cas, étions-nous, à coup sûr. Peut-être la Brie, Provins non loin.

Faut-il préciser que nous étions fin août, début septembre ? Un tel brouillard à cette époque de l'année était chose rare. Bertrand ne s'en étonnait pas. De manière générale, il se contentait de constater le réel d'un coup d'œil enregistreur – tiens, il y a du brouillard ce matin – sans creuser ou se poser de questions. Il aurait pu aussi neiger. Il était facile à vivre. D'aucuns auraient ajouté : « Plat, il est un peu plat ». Les membres du conseil d'administration, entre eux : « Il est un peu con, non ? »

Il progressait dans un décor réduit, de proximité, qui rendait le monde visible plus familier, plus affectueux. Il y avait moins à voir, plus à aimer. Cette pierre sur le bord du chemin, posée pour les yeux floués ; ce buisson modeste, pour tromper le manque de forêt, qui s'avère généreux ; le sol lui-même face au lointain confisqué devient main

tendue. Le marcheur se consolait du paysage dérobé par le menu, le ténu. À cette distance, aucun signe d'humanité. Bertrand était seul au monde dans son îlot de visibilité. Confiant, il ne craignait pas les surgissements venus du brouillard comme les fantômes de la nuit. Cependant, il guettait les balises blanches et rouges.

Blanc et rouge : Grande Randonnée, dit GR. À ne pas confondre avec jaune et rouge : Grande Randonnée de Pays. Bertrand n'aimait pas beaucoup, le concernant, le terme de randonneur, qui manquait de dilettantisme. Il préférait marcheur, ou arpenteur. Ses itinéraires étaient l'objet d'une préparation minutieuse – justement pour, ensuite, pouvoir se laisser porter par le chemin. Il commandait des guides, il achetait des cartes, il constituait des fiches. Le but était de composer un périple aussi long que possible, de plusieurs semaines, pour être tranquille et n'avoir plus qu'à suivre le programme. Il établissait ses parcours journaliers à l'avance, qu'il imprimait en double exemplaire. C'est ce qui dépassait de la poche de son pantalon sur la cuisse droite. À la lumière de ces informations, son sac à dos paraît soudain bien petit, on s'attendrait à un modèle d'au moins soixante litres, chargé à bloc, quand il porte à peine un vingt-cinq litres raplapla, un sac de collégien externe, une besace de branleur. Une bouteille de citronnade occupait un compartiment latéral,

il tendit le bras pour l'attraper sans s'arrêter. Il but au goulot et remit la bouteille en place d'un geste rodé.

La randonnée a emprunté au ski nordique ses bâtons et, bien que l'accessoire soit entré dans les usages, on ne peut s'empêcher encore de sourire à la vue de ces skieurs sans skis, qui ont tout simplement évacué la glisse. Peut-être un jour verra-t-on des automobilistes un volant dans les mains, sans voiture. Bertrand avait opté pour un bourdon, un bâton en hêtre qui lui arrivait à l'épaule, que le chemin lui avait mis littéralement dans les pattes, en travers de sa route, dans les feuilles qui jonchaient le sol, il ne l'avait pas vu, et il s'était attrapé les pieds dedans, s'était étalé de tout son long. Depuis, il ne le quittait plus. Il l'avait légèrement écorcé à l'endroit de la main et, avec le frottement des jours, le bâton avait pris peu à peu sous la paume le poli d'une rampe d'escalier.

Le brouillard se leva et on découvrit l'horizon, et c'était comme si on décollait. Tout de suite, on se situait dans l'ordonnancement du monde, petit bonhomme au milieu de l'étendue des champs sur sa ligne d'écriture. Un village éloigné attirait l'œil, comme une voile en mer, qui abritait la vie. En commençant à marcher, il y a maintenant presque deux ans, Bertrand avait aimé la grandeur des ciels. Il avait pris l'habitude de pencher la tête en arrière pour s'y jeter. En ville, le ciel est juste

une ouverture, « un décapotage ». C'est une simple vue par la fenêtre de nos vies. Alors qu'en réalité il nous englobe, nous contient. La proportion de ciel lorsque l'on marche en rase campagne avoisine les 80 %. Ce n'est plus le lieu du temps qu'il fait, que l'on consulte avant de s'habiller. C'est la prune de l'univers. On regarde le ciel autant qu'on est regardé. C'est un ciel qui rend timide. Bertrand urinait toujours sous un arbre : pour le tronc, mais aussi pour le feuillage qui le cachait du ciel.

Bertrand Le Marec s'arrêta pour déjeuner. Il choisissait dans la mesure du possible un bord de rivière, la grève d'un étang, le banc de pierre d'un lavoir, la margelle d'un puits. Un point d'eau lui semblait être un bon endroit, qui justifiait qu'on fit une pause. Pour ce midi, il n'a pas trouvé mieux, ce sera un vague cours d'eau moribond, à l'aspect limoneux verdâtre, comme une mare qui s'écoulerait, piqué de quelques libellules chloroformées, repaire de moustiques zombis. Le pauvre ruisseau était dans un tel état qu'il avait sans doute perdu son nom, ancienne petite rivière à truites détruite par l'agriculture intensive. Sur la carte, il n'était pas nommé, était représenté par un minuscule filet bleu au bord de l'effacement. Bertrand venait de passer le point 6, le 7 devait être à environ trois

kilomètres, il était dans les temps. Il s'assit sur un rondin à l'abandon, car la rive avait été en plus défrichée, qui procurait un siège convenable. Il ouvrit son sac.

Qu'avait-il à manger aujourd'hui? Il sortit un sandwich enveloppé dans du papier aluminium, qu'il entreprit de déballer. À chaque extrémité de l'emballage, le papier avait été tirebouchonné comme pour une papillote. Il souleva le pain pour regarder à l'intérieur : aubergine grillée marinée, jambon cru, fromage, pignons de pin – l'un de ses sandwiches préférés. Il croqua dedans avec appétit, la vie est belle!

Bertrand Le Marec était l'unique héritier de la première fortune de France. Maroquinerie, produits de luxe, mode, le groupe LM est également présent dans les médias et la grande distribution, avec un chiffre d'affaires de plus de 50 milliards. Fondée en 1890 par Georges Le Marec, la firme n'a cessé de se développer et de diversifier ses activités, restant cependant une maison familiale depuis son origine jusqu'à nos jours. Ainsi se présentait le groupe Le Marec, dit LM. Bertrand avait prévenu : tout ça ne l'intéressait pas, mais alors pas du tout. Il ne fallait pas compter sur lui. Au conseil d'administration, qui voulait l'entretenir de son avenir, il avait déclaré vous vous débrouillez très bien sans moi, continuez comme ça!, et il n'y avait plus mis les pieds. Il était ressorti de la salle de réunion,

au vingtième étage de la tour LM à la Défense, le front luisant et les aisselles humides, épuisé de s'être bien tenu, soulagé d'avoir réglé la question une bonne fois pour toutes. On avait juste exigé de lui, en aparté, qu'il acceptât de se faire implanter une micropuce, par mesure de précaution, n'est-ce pas, pour savoir où il était, on ne sait jamais. Si ça pouvait les contenter, soit, et il avait pris rendez-vous.

On lui avait donné les coordonnées d'une clinique privée en Belgique. Il s'agissait d'être discret. On lui avait conseillé aussi de s'inscrire sous un faux nom. Au besoin, quelqu'un l'accompagnerait. Ça l'avait toujours barbé tout ce cirque, cette défiance paranoïaque eu égard à sa prétendue personnalité. Enfant, il avait pris très tôt, en même temps qu'un malin plaisir, l'habitude de se soustraire aux règles dictées par son entourage, au premier chef par son père. Il aimait fausser compagnie au chauffeur-garde du corps qui devait l'emmener à l'école pour y aller à vélo par des chemins détournés à travers bois. Il s'éclipsait furtivement avant le départ et récupérait sa bicyclette cachée dans un fourré, se faufilant ensuite par une ouverture clandestine dans le mur d'enceinte du domaine. Le chauffeur-garde du corps l'attendait devant l'école avec la gouvernante. Il était sévèrement réprimandé et le nom de son père était brandi en menace. Peu important, il était heureux de sa fugue, le souffle court, les oreilles rouges.

En grandissant, son opposition à la vie qu'on voulait lui imposer s'envenima. Une interjection résumait assez bien sa contestation : *fuck off! fuck you all!* Il avait un anglais très spontané, tonique, les cours particuliers à domicile portaient leurs fruits. À treize ans, il fut envoyé dans un internat en Suisse, à l'initiative de son père ; sa mère ne disait rien, se taisait et s'effaçait, paraissant le moins possible, retirée dans ses appartements, on ne la voyait pas de la journée. L'espoir paternel se plaçait dans l'œuvre du temps, dans la maturation, Bertrand changerait inévitablement, deviendrait raisonnable et se comporterait au bout du compte comme un digne héritier. Il revenait de Suisse pour les vacances. Il avait perfectionné son allemand : *fick dich!*

Mais le temps ne fit que conforter Bertrand dans ses positions. À quarante-cinq ans – dans trois semaines, précisément –, il avait fini de désespérer son père. Les deux hommes ne se voyaient plus. Pour l'instant, le vieux tenait toujours la barre. On aurait dit qu'il tirait son énergie de la désaffection récalcitrante de son fils, qu'il s'interdisait de faillir par peur de l'avenir du groupe sans son capitaine. Sa femme ne lui avait pas donné d'autre enfant ; il devait vivre, ne pas mourir, coûte que coûte. Il courait dix kilomètres par jour et suivait le régime crétois à la lettre, avec l'aide d'un coach. Il n'avait pas davantage de petits-enfants pour prendre la

relève. Il avait quand même obtenu de son fils unique qu'il occupât symboliquement, à sa mort, le poste de président de LM, pour que la maison demeurât familiale. Le conseil d'administration se chargerait de tout ; il s'y trouvait des personnes de confiance. Bertrand n'aurait qu'à donner sa signature une fois par an, en regardant ailleurs s'il voulait.

Sa mère était toujours en vie, en dépit des apparences. Son fils lui rendait visite à son anniversaire, pour ajouter à voix haute devant elle un an à son âge : « Soixante-dix-huit... Soixante-dix-neuf... quatre-vingts... Ah ! tu attaques une nouvelle dizaine. » Elle avait cessé définitivement de parler. Elle vivait les yeux baissés ; elle regardait les gens sous la ceinture. Bertrand n'était pas triste, un peu frustré. Il aurait juste aimé entendre sa mère dire un gros mot, « putain de merde », ou bien un truc comme « je t'aime ».

Il avait pris rendez-vous à la clinique sous le nom de Bertrand Minus. Ça lui était venu tout seul au téléphone, il n'avait rien préparé, par association d'idées sans doute – micropuce, Minus – le 16, à 15 heures, ça vous convient, monsieur Minus ? L'idée de se trimbaler avec un traceur dans le corps ne lui plaisait aucunement, mais ça faisait partie des quelques concessions nécessaires pour avoir la paix. À la vérité, il n'était pas compliqué, dès lors qu'on acceptait et intégrait son point de vue, il était capable d'efforts, savait arrondir les angles.

Il se rendit à Bruxelles en train, seul. On lui avait expliqué que l'intervention était très simple, rapide et quasiment indolore, l'équivalent d'une prise de sang, pour ainsi dire. Il en profiterait pour se balader dans la capitale belge, il serait de retour le lendemain. Il se présenta donc à l'accueil de la clinique, discret établissement signalé par une plaque en cuivre à l'entrée d'un immeuble récent au côté d'un cabinet d'avocats et d'un expert-comptable. La réceptionniste prit des pincettes pour prononcer son nom, craignant de le vexer, elle étouffa la dernière lettre entre ses lèvres; Bertrand la reprit gentiment – MinuS – avec un sourire désolé : on ne choisit pas son nom.

La micropuce était injectée sous le triceps, dans la peau qui pend, au moyen d'une seringue hypodermique à usage unique. Bertrand ôta sa chemise et s'assit dans un fauteuil. Il était peu musclé, la poitrine abondamment velue, la peau claire tachetée, le ventre lesté d'un bourrelet débordant de la ceinture. Lorsqu'on n'a pas beaucoup d'atouts physiques, on se déshabille à la sauvette. Le chirurgien désinfecta la zone avec un coton imbibé. Il se montrait d'une courtoisie extrême, l'acte étant très bref, il s'efforçait de meubler, en évitant cependant toute espèce d'intrusion, alors même qu'il était en train d'implanter un microprocesseur avec GPS, « il ne fait pas trop beau aujourd'hui, nous avons le musée de l'Érotisme et de la Mythologie tout à côté, si ça

vous tente, enfin, si vous avez un moment. Il y a de belles pièces, c'est gai... » Le chirurgien passa un scanner de poche sur la micropuce pour vérifier son activation. Il suffisait au patient de télécharger l'application sur son téléphone ou son ordinateur et le tour était joué. Il serait localisable à cinq mètres près, où qu'il fût, en permanence. Bertrand repartit avec la notice, ce qui nous fait mille cinq cents euros. S'il vous plaît. Monsieur Minus.

Après son sandwich, en guise de dessert, il avait une part de flan, dans une boîte Tupperware. Il maintenait la pâtisserie à deux mains pour la porter à sa bouche. Assis sur son rondin, dans la campagne, sous le ciel, il était parfaitement à sa place, il trônait en son royaume. Il se lécha les doigts, avant de compulsurer son itinéraire. Il fallait continuer le chemin, puis virer à droite et longer un bois, il atteindrait le point 7, il lui resterait à peu près douze kilomètres. Une rasade de citronnade, et il se remit en route.

On doit les sentiers de grande randonnée, aux jalons blancs et rouges, à Jean Loiseau, maître marcheur, qui initia le projet après-guerre, le premier tracé sera inauguré à Orléans le dimanche 31 août 1947. L'avantage des GR est qu'ils proposent de longs parcours entretenus et balisés, décrits

dans des Topoguides épatants, d'où Bertrand tirait ses fiches pour ses randonnées quotidiennes, complétées d'une carte IGN « Série Bleue » au 1/25 000. Chaque journée constituait une pièce d'un puzzle, un tronçon, une étape, en même temps qu'un but à part entière et un accomplissement en soi. Ce mardi, il en était, par exemple, au douzième jour d'un périple de 674 kilomètres qui composaient le GR 11. Il avançait pas à pas et cette addition fournissait le fil de sa vie. Il n'avait besoin de rien d'autre.

Le grand air était devenu une drogue. Il marquait le retour au réel, aux éléments. Après l'enfance, il avait rompu avec l'extérieur et s'était enfermé dans un monde de souterrains. Il s'était voulu peintre. Son atelier occupait un sous-sol en ville. Il peignait l'obscurité. Il ne cherchait pas la lumière au bout du tunnel, mais suivait un labyrinthe. Il s'enfonçait dans le noir. Ses peintures étaient des toiles de nuit inextricables. Ça dura plusieurs années. Il arrêta, s'en prit désormais à son corps. Il ne mangea plus, jusqu'à atteindre la limite de ses forces. Il jouait au funambule au-dessus du vide. Il chutait, et c'est le fil d'une perfusion qui le rattrapait. Ça dura quelque temps. Ce fut alors l'alcool. Et ainsi de suite, d'expériences en épreuves pour tenter de ressentir son attachement à la vie. Il eut bientôt quarante ans. Il en arriva à la simplicité. C'était tout un savoir nouveau. Il gagna des

connaissances et des forces. La liberté était de celles-là.

Il découvrit la marche à pied par accident, en tombant en panne d'essence sur la route. Muni d'une bouteille d'eau, il se lança sur la piste d'une station-service. Il était sur une départementale assez peu fréquentée en début d'après-midi. La température était douce, printanière. Il évoluait sur le bas-côté de la chaussée dans une frange d'herbe, le long d'une forêt domaniale. Il portait des chaussures de ville à semelle légère et il sentait sous ses pieds les reliefs du sol, les cailloux, les mottes, les brindilles, les coques, qui agissaient sur la plante de ses pieds comme des aiguilles d'acupuncture, qui semblaient activer des réseaux de sensations parcourant son corps, jusqu'aux tempes, au cuir chevelu, qui créaient une sorte de bourdonnement diffus, de massage d'oreilles. Alors, il perçut le monde par une entrée nouvelle, qui lui était inconnue, par le détail, le grain, la fleur de peau. Il éprouva de l'affabilité, un sentiment d'union. Sur le bord de cette route, il avait trouvé une voie, une offre. Il déambula longtemps avant de dénicher une station-service. Sur le chemin du retour, il décida qu'il remarquerait, demain et les jours suivants, il en ferait son plaisir, son métier, sa foi.

Au début, il y est allé à tâtons. Puis, il s'est peu à peu aguerri à l'exercice. Il a progressé en endurance et a pu enchaîner les grandes distances. Ses jambes

se sont musclées, son dos s'est redressé. Son corps est devenu plus habile, s'est armé de réflexes ; ses chevilles ont appris à tourner, ses genoux à amortir. Une chose ne s'est pas beaucoup améliorée, ce sont ses ampoules aux pieds. La misère ! Il fabrique de la corne, ce n'est pas le problème, mais ça pousse par en dessous, sur le côté, de travers. La poisse ! Il s'est fait une raison, il a des pieds à ampoules, voilà tout, comme d'autres ont une peau à eczéma. Il se soigne. Ça va peut-être avec, il sent fort des pieds aussi, après une marche. Bon, ça n'empêche rien.

On le récupérait au point 13 de la randonnée, à l'orée d'un village répondant au nom de Mortery. Rien à signaler à Mortery, cent cinquante habitants, 98,3 % d'espaces agricoles sur les treize kilomètres carrés que compte la commune. Ah, si ! un beau mirabellier, qui dépassait d'un jardin en bordure du chemin, Bertrand cueillit quelques prunes, qu'il essuya sur son tee-shirt avant de les ouvrir pour contrôler qu'elles n'étaient pas véreuses. Il approchait de la fin de l'itinéraire. Une nouvelle ampoule le titillait au niveau du talon. Il avait fini sa bouteille de citronnade. Quand la météo annonçait de la chaleur, il emportait deux bouteilles d'un litre et demi pour la journée. Il aimait bien la citronnade.

La randonnée se terminait par la route jusqu'à la porte de Jouy qui marquait l'entrée de Provins au nord des remparts. Bertrand marchait à gauche,

de l'hôtel, en demandant qu'on le lui remît après que celui-ci eut réglé les chambres. Bertrand le remerciait du fond du cœur et lui souhaitait « bonne pêche ».

Erika l'attendait à la gare de Brest. Il avait décidé de tenter sa chance. Ça ne marcherait peut-être pas, mais il fallait essayer. Si l'expérience se soldait par un échec, tant pis. Pour l'heure, il refusait de l'envisager. Il voulait que ça réussît, il y croyait comme jamais. Le visage d'Erika était celui de l'avenir.

La jeune femme était née à Tahiti. Elle avait quitté son île pour la métropole à vingt ans avec des projets plein la tête. Aujourd'hui, elle en avait trente, et il ne s'était rien passé. Elle accueillit Bertrand à sa descente de train avec le sentiment, peut-être, que quelque chose pouvait advenir.

Deux mois plus tard, ils s'envolaient ensemble à destination de Papeete. Le monde était en mutation, des pans entiers s'effondraient, le capitalisme était à l'épreuve. Le système bancaire courait à sa faillite. Bertrand n'eut rien besoin de faire pour se débarrasser de sa fortune. Elle coula dans la banqueroute générale.

Erika tomba enceinte de jumeaux. Bertrand ne savait qui, quoi remercier, vers où se tourner. Père, il serait père dans cette vie.

Il se promènerait sous le soleil.

Il n'existe qu'un chemin, celui que l'on prend. Qu'on le choisisse un peu, beaucoup ou pas du tout. On peut le regretter, s'en satisfaire ou s'en féliciter. On peut s'en remettre au destin, au hasard ou à un choix. Dans tous les cas, c'est la vie. La seule qui soit.